

Les étrennes malencontreuses

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225048>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

Nous expédions le Conteur Vaudois à l'essai, espérant qu'un grand nombre de nos compatriotes comprendront qu'en s'y abonnant, ils encourageront les amis du patois et des coutumes vaudoises.



LO CAION ETSAPPA

L'ETAI tot fiè, lo novî syndic, l'Isaa à Jone, qu'on lâi desâi monsu Isaa dû que l'etâi dein lè précaut, l'etâi tot fiè et gaillâ orgolhiâo de coumandâ la municipalitâ. Assebin, l'etâi lo premi coup que cein lâi arre-vâve d'ître lo syndic de Rondzebâo et lo premi îâdzo assebin que l'avâi 'na tenâblia avoué sè municipau. Vo compreinde prâo, vo, que vo z'âi passâ perquie. Et vo z'autro que vo n'âi pas on-cora etâ syndic, su bin su que vo vo z'emaginâ çosse.

Monsu Isaa sè redzoïve dan de pouâi racontâ à sa fenna quemet l'affère l'avâi martsi. Faut vo dere que la Luise l'avâi la tita tota verâ d'orgouet assebin du que son hommo l'etâi on «hommo public», quemet desâi. La Luise vegnâi dinse 'na «fenna publique» l'è su ! Peinsâ-vo vâi se s'ein crayâi. Et que voliâve prâo terî lè vè dâo nâ âo syndic po sè fère racontâ tot cein que s'etâi passâ à la tenâblia.

Vaitcè tot d'on coup, âo mâitet dâo discou âo syndic, du lo carbatîe de coumouna vint l'âo dere dinse :

— Dite-vâi, cliâo monsu, paraît que l'ant trovâ on caïon su la tserrâire. La garda demande que faut ein fère !

L'a faliu allâ vère, è-te pas de bî savâ ! Lo caïon etâi pardieu bin galé, avoué sa quuva ein recoquelion, sè z'orolhie quemet dâi folhie de rhubarba presta à medziè on pâi rosset quemet la barba âo bossî, et sa mena croïetta, la mena d'onna tsermalâre que vâ einbobinâ on gouguenâ.

Ma à cò etâi-te ?

Lo syndic fâ ne ion, ne doû. Du que dè vessâi coumeincî d'ître précaut po avâi couson d'on caïon, eh bin ! sarâi à la hiautiau, et pu l'è tot ! lè fâ dinse âo carbatîe :

— Faut que la garda l'aule tambourinâ pè lo velâdzo qu'on a trovâ on caïon. On porrâ lo reccliamâ à l'etrâblia de coumouna contre le frè. Hardi ! Rido !

La tenâblia l'a reprâ. Lo tambou l'a rata-planplâ pè lo velâdzo... mâ tot po rein. Lo carbatîe l'a portâ à medzi ào caïon : pas tant, mâ bon, du que l'avâi onna nota àourni.

Et que la municipalitâ l'a decidâ de fère payî âo maître dâo caïon, quand vindra :

Ion : lè frè âo tambou, cinq franc.

Doû : la peïnchon dâo caïon, doû franc per dzo.

Trâi : on petit fricot (dâi franc) que lè municipau l'ant fè la vèprâ po sè recompeinsâ on boccon dâo teïmps que l'avant pèsu ein guegneint lo caïon.

Po clli mimero trâ, lè municipau etant pas

tant d'accou, mâ lo syndic l'a tenu bon et l'a fè vère que l'è li que coumandâve. Et l'ant fricottâ et bin bon que l'etâi.

Sant parti. Lo syndic l'ein a zu po on bon momeint à tot racontâ à sa fenna et stasse lâi a baillî on baison que comptâve po ion.

Et lo leindèman matin, quand la syndica l'è zuva portâ à medzi à sè caïon... lâi ein man-quâve ion, clli que s'etâi ètsappâ !

Marc à Louis.

TENNIS DE TABLE

CONNAISSEZ-VOUS le ping-pong ? Non ? Comment, vous ne connaissez pas le ping-pong ! Mais c'est incroyable ! voyons, vous devriez savoir que c'est le jeu à la mode, qu'on fait des championnats de ping-pong, même des championnats internationaux ! Qu'il existe une fédération du ping-pong et un comité chargé de le répandre dans la foule !

Vous ne connaissez pas le ping-pong !...

Tout d'abord, le nom lui-même ne vous dit rien : ping... pong ! Ah ! oui, c'est cela, vous avez trouvé, c'est une... une... attendez... une onomatopée, comme glou glou, tic tac ! C'est donc quelque chose qui fait du bruit. Il fallait s'y attendre, puisque c'est moderne. A-t-on idée d'un jeu silencieux ! Non, n'est-ce pas. Ce qui fait ce bruit ? Attendez, j'y arrive. C'est la balle ! Une petite balle en celluloid, très légère et qui rebondit, mais qui rebondit à n'en plus finir ! Qui ressaute, si vous aimez mieux, sur-saute et tressaute. Elle ne fait que ça, d'ailleurs. Et les fabricants ont réussi à lui donner cette propriété à un degré qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer ! Par exemple, une fois que vous l'avez laissée s'échapper, il vous est presque impossible de rentrer en sa possession, tellement cette petite boule est diabolique. Après vous avoir fait courir à gauche, à droite sur la table, sous le fauteuil, elle disparaît soudain et vous laissez désespéré, les bras ballants, trempé de sueur. Vous décrochez la lampe, vous explorez les recoins sombres et poussiéreux, aidé de votre ami auquel vous faites une démonstration, vous véhiculez le piano qui en profite pour rayer le parquet... vous dépendez les rideaux, vous regardez derrière les tableaux : rien ! Et en revenant vous affaler, sans force, sur votre divan, vous entendez un bruit sec... vous venez d'écraser votre balle, au milieu de la chambre. C'est son seul plaisir, se faire écraser et il est rare qu'elle n'y arrive pas, même et surtout quand on le sait et qu'on est sur ses gardes ! Je n'ai jamais vu une balle de ping-pong mourir de vieillesse, elles finissent toutes accidentellement... et ça aussi, c'est très moderne !

Mais ce n'est pas suffisant d'avoir la balle, encore faut-il le terrain. Dans la règle, c'est un plateau aux dimensions précises, mais en général on se contente d'une porte de cave, hors d'usage. (Il est prudent d'enlever les clous avant de s'en servir.) Au milieu, vous tendez votre filet, vous ne tarderez pas à voir comme ça mord, c'est extraordinaire, plus vous jouez en vous appliquant à faire passer la balle par dessus, plus elle persiste à s'y cogner le nez ! Enfin, perdant patience, d'un grand coup de raquette vous l'envoyez dans ce satané filet pour qu'elle y reste une bonne fois. Alors, pour vous narguer, elle franchit l'obstacle en un style digne des meilleurs champions... et va se loger quelque part,

savourez sa joie... Et la scène de tout à l'heure se renouvelle, sans que manque le petit bruit final. C'est pourquoi les marchands les vendent par boîtes de trois à quatre douzaines !!!

Nous parlions de la raquette. N'allez pas avoir la simplicité de croire qu'elle est en boyaux. Non ! parce qu'on ne pourrait plus appeler le jeu : un ping-pong ! La raquette doit faire ping... et la balle sur la table (si elle la touche, il faut s'attendre à tout) fera : pong !... Les plus belles raquettes vont jusqu'à se couvrir de liège, ainsi c'est d'un meilleur effet qu'une vulgaire planche de bois dur. Sur St-François, on peut voir très souvent des joueurs de ping-pong faire des effets de raquette. On la glisse dans son paletot, en laissant sortir le plus grand bout de manche possible et l'on perd son temps ainsi de l'air le plus affairé qu'on peut prendre. Ensuite l'on rentre chez soi, la tête haute, à grandes enjambées et les gens vous regardent passer pleins d'admiration (c'est ce qu'on croit, c'est le principal !).

Pour bien jouer au ping-pong, il est absolument indispensable de savoir faire les revers. C'est pour ça que les tailleurs donnent les plus grands champions. La meilleure manière de les réussir sans se tordre le poignet, c'est de tourner le dos à la table, au filet et à son adversaire ! Comme le ping-pong est un jeu de gentleman, votre partenaire aura à cœur de vous annoncer l'arrivée et la direction des balles, il ne vous restera plus qu'à tendre le bras dans la zone indiquée.

Benj. Guex.

Restauration. — La scène se passe dans un restaurant de troisième ordre.

Dominant le brouhaha confus, une voix s'élève, bruyante :

— Eh ! garçon.

Le garçon s'approche du client, lequel brandit un morceau de bois.

— Regardez ce que je trouve dans ma viande.

Le garçon lève les épaules, ne trouvant aucun motif valable à invoquer.

— Ecoutez-moi, poursuivit le client, je veux bien manger le cheval, mais je me refuse obstinément à manger aussi la voiture.

LES ÉTRENNES MALENCONTREUSES

L'E 2 janvier, j'étais harassé, ruiné et brouillé avec toutes les personnes auxquelles j'avais donné des étrennes.

Cela vous paraît étrange, et pourtant rien n'est plus vrai : chacun de mes cadeaux m'avait fait un ennemi. Que voulez-vous ? j'avais eu la main malheureuse ! Ce n'était pas ingratitude de la part des personnes que j'avais voulu fêter, c'était maladresse de la mienne. Par exemple, j'avais choisi des albums et des livres d'étrennes au hasard, sans m'arrêter au titre et au sujet, et ne cherchant que l'excellence des gravures et le luxe des reliures, ainsi que cela se pratique ordinairement en pareille circonstance.

Négligence fatale ! Qu'arriva-t-il ? C'est que j'offris étourdiment le *Livre du mariage* à une demoiselle de quarante-cinq ans, et le *Livre de beauté* à une femme tellement disgraciée, que son amour-propre ne pouvait lui permettre aucune illusion sur sa laideur. Le polichinelle dont je vous ai parlé fut donné par moi à un enfant dont le père a le désagrément d'être bossu, et ce cadeau inspira tout d'abord à l'enfant qui le reçut une naïve et cruelle comparaison : cet âge est sans réflexion.

Mais tout cela n'est rien, et voici le pire de l'affaire : à cette époque j'avais une place et je

comptais beaucoup sur un de mes supérieurs qui me protégeait et m'avait promis de l'avancement. J'avais choisi pour le fils de mon protecteur un charmant et précieux joujou représentant l'intérieur d'un café, avec tous ses accessoires, y compris les demi-tasses et les dominos. Hélas ! j'ignorais que mon Mécène avait épousé une limonadière, et personne ne s'en serait douté, à voir les prétentions et les grands airs qu'affichait la dame.

Ce cadeau passa pour une allégorie, et il en est résulté qu'avant le printemps j'ai été obligé de donner ma démission et de renoncer pour jamais à la carrière administrative. Vous pensez peut-être que là s'arrête la série de mes malheurs ? Plût à Dieu ! J'avais un oncle dont l'héritage devait me revenir un jour. Pour être agréable à ce parent, je voulais lui offrir un présent d'étrennes, et je choisis à cet effet un fort bel album dont le sujet était un *Voyage en Belgique*. Je n'avais pas songé à une chose grave, c'est que mon excellent oncle a été jadis dans le commerce, et a fait, lui aussi, un voyage en Belgique à la suite d'une faillite à laquelle il doit sa fortune. L'honnête parent, fort susceptible sur le chapitre de ses antécédents commerciaux, a vu dans mon album une allusion à ce qu'il appelle « ses malheurs », et il m'a irrévocablement fermé sa porte.

En vain ai-je travaillé, lutté, combattu toute l'année, pour réparer mes infortunes du jour de l'an et atténuer le mauvais succès de mes étrennes si chèrement payées : mes soins et mes efforts ont été superflus. Cette année-ci, j'ai peur de tomber dans les mêmes gaucheries et de perdre à grands frais les amis qui me restent. Car comment échapper à tous les périls ? Les bons mots mêmes ont des devises perfides et des vignettes compromettantes. Je ne puis éviter le danger que par la fuite ; voilà pourquoi je pars ; le jour de l'an me trouve toujours sur la grande route.

L'HORLOGER

CERTAIN mystificateur, qui avait coutume de s'amuser aux dépens du prochain, se présenta un soir chez un horloger.

— Monsieur, demanda-t-il, pourriez-vous me dire le nom de ces petites machines rondes suspendues dans votre boutique ?

— Comment, monsieur, vous ne savez pas encore cela ? D'où venez-vous donc ? Mais ce sont des montres !

— Ah des montres, et à quoi servent-elles ?

— A marquer l'heure. Ceci, c'est le cadran ; ces chiffres romains que vous voyez autour, ce sont les heures qu'indique la plus courte et la plus lente des aiguilles qui pivote sur le milieu du cadran. Tous ces petits traits désignent les minutes qui sont indiquées par la plus grande et la plus rapide des aiguilles.

— Mais est-ce que ces jolies petites machines vont toutes seules ?

— Oui, quand elles sont remontées.

— Comment les remonte-t-on ?

— Avec le remontoir que vous voyez ici.

— Vraiment, c'est merveilleux. Mais quand et combien de fois faut-il le faire ?

— Tous les jours, le matin.

— Et pourquoi pas le soir ?

— Parce que le matin vous êtes à jeun, et que le soir vous êtes saoul, monsieur, repartit l'horloger au grand désappointement de celui qui croyait s'amuser à ses dépens.

ÉTRENNES GOGUENARDES

SI les sous-titres étaient encore à la mode, j'ajouterais ou la « Revanche du mari » ; la mode étant passée, mettons que je n'aie rien dit.

Nous sommes au 29 décembre ; dans la chambre à coucher, madame, une charmante jeune femme d'une trentaine d'années, est en conférence avec sa couturière.

Il s'agit d'une grave question : l'essayage d'une robe nouvelle.

Madame est nerveuse.

Mme Gerbois, la couturière, qui sent l'orage, se fait humble comme un chien qui s'attend à être battu.

Madame se mirant dans la glace :

— Cette robe ne me va pas, madame Gerbois ; j'ai l'air d'être dans un sac.

— L'étoffe neuve produit toujours cet effet, observe timidement la couturière.

— Elle fait des plis partout ; c'est ridicule !

— Quand elle sera portée, cela disparaîtra.

— S'il faut attendre qu'elle soit usée ! Le corsage est trop large ; où avez-vous vu que j'ai engraisé ?

— Madame est toujours aussi svelte.

— On ne le dirait pas ; il est trop large de plusieurs centimètres.

— On pourra le diminuer.

— Quand un corsage n'est pas réussi du premier coup, c'est fini ; cela ne va plus jamais !

— Je vous assure, madame, qu'il sera très facile de l'ajuster.

— Et cette jupe, reprend madame, elle tombe mal ; elle a mauvaise tournure.

— C'est la mode, madame.

— La mode ! J'ai vu celle de madame Lardinet ; elle tombe naturellement, celle-ci va tout de travers. Je n'oserais jamais sortir habillée comme cela.

Quant à ces volants, ils sont affreux.

— Je les retirerai.

— Alors la jupe sera trop nue.

— On les laissera.

— Ah ! c'est certain, on les retirera ou on les laissera.

A ce moment, on frappe à la porte.

— Qui est-ce qui vient nous déranger ? s'écrie madame.

— C'est moi, dit monsieur qui entre.

Il est reçu comme un contribuable qui vient réclamer au sujet de ses impositions. Balzac a dit : Le mari qui pénètre dans le cabinet de toilette de sa femme est un imbécile ou un homme d'esprit.

L'auteur de la « Comédie humaine » ne s'est pas compromis ; j'opinerai plutôt pour le premier terme de la définition.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ? s'écrie madame ; tu vois bien que je suis occupée.

— Ma chère amie... hasarde timidement monsieur.

— Il n'y a pas de chère amie ; j'essaie mon costume.

Madame s'adressant à la couturière :

— Si vous placiez des épingles à la taille pour remonter la jupe ? La taille est trois fois trop large.

— Ma chère amie... reprend monsieur.

— Je n'ai pas le temps.

— Une petite minute.

— Tu es encore là ?

— Je voulais...

— Quoi ?

— Te poser une question.

— Me poser une question, quand j'essaie ma robe !

— Il ne s'agit pas de ta robe.

— Tu vas peut-être t'occuper de mes toilettes, à présent ?

— Je ne m'en occupe que pour les payer.

— Et qui les paierait donc ?

— Si je me suis permis d'entrer, c'est que le temps presse.

— Dépêche-toi.

— Le jour de l'an approche.

— C'est pour cela que tu viens me déranger ? C'est tout ce que tu as à me dire ?

— Laisse-moi continuer.

— Oh ! les hommes, s'écrie madame contenant à peine son impatience.

— Je voulais te demander ce que tu désires pour tes étrennes.

— Pour mes étrennes ! s'écrie madame, furieuse, je ne te demande qu'une chose, c'est de me donner la paix ! Entends-tu ?

— Bien, chère amie, dit monsieur en se retirant.

— Tu n'es pas encore parti ?

Monsieur disparaît.

— Madame a été bien dure, observe la couturière.

— Est-ce que je vais le tourmenter dans son

bureau, moi ? Cette robe est à refaire, remportez-la.

— Bien, madame.

— Apportez les changements que j'ai indiqués et nous l'essaierons de nouveau.

La couturière se retire avec la robe.

Le jour de l'an est arrivé ; le matin, madame s'est levée de bonne humeur ; radieuse, bien coiffée, coquettement enveloppée dans un peignoir bleu, elle vient trouver son mari.

— Je te souhaite une année parfaite, dit-elle en l'embrassant.

— Et moi pareillement, dit monsieur en lui rendant son baiser.

— Petit mari, reprend madame, je te souhaite toutes sortes de prospérités ; d'abord de gagner énormément d'argent afin de pouvoir en donner beaucoup à ta petite femme.

— Très bien, tu es franche au moins.

— Je te souhaite de réussir dans toutes tes entreprises afin que tu puisses m'acheter une automobile ; tu sais, cette voiturette à quatre places, si coquette, du quatre-vingts à l'heure.

— Matin !

— Cela ne coûte que six mille francs.

— Une bagatelle.

— Je te souhaite aussi que ta tante qui est si riche nous laisse sa fortune le plus tôt possible.

— Brave cœur !

— Alors nous ferons un voyage en Italie ; après nous irons en Espagne.

— Bâtir des châteaux ?

— Tu n'es pas sérieux. Combien va-t-elle te laisser, ta tante ?

— Elle ne me l'a pas dit.

— Moqueur ! Et toi, que me souhaites-tu ?

— Je souhaite, dit monsieur, que tous les souhaits que tu viens de former se réalisent. Es-tu contente ?

— Que tu es gentil !

Madame regarde autour d'elle, inquiète.

— Je ne vois pas...

— Que cherches-tu ? demande monsieur.

— Je cherche... mes...

— Quoi ?

— Tu ne te doutes pas ?

— Non.

— Je cherche mes étrennes ; tu y as pensé ?

— Sans doute.

— Cachotier ! Où sont-elles ? Je ne les aperçois pas. C'est une surprise ?

— Pas du tout ; je t'ai acheté ce que tu m'as demandé.

— J'ai demandé quelque chose, moi ?

— Il y a trois jours, quand je suis allé te trouver pour que tu me fasses connaître tes désirs, tu m'as dit : Pour mes étrennes, je ne te demande qu'une chose, c'est de me donner la « Paix ».

— Et...

— La voici, dit monsieur en tendant à sa femme un exemplaire du journal du même nom.

Eugène Fourrier.

BRUNS OU NOIRS...

A la manière de...

Bruns ou noirs, tous aimés, tous beaux,

Les claviers nous charmaient encore !

Hélas ! Ils marchent au tombeau :

Du phono rutile l'aurore !

Leurs voix, plus douces qu'un velours,

Ont charmé des âmes sans nombre...

Le soleil noir tourne toujours

Et le piano regagne l'ombre !

Oh ! qu'ils aient perdu nos égards,

Ce n'est, hélas ! que trop possible !

Nous avons accordé leur part

A ce qu'on nommait l'impossible !

Nous avons suivi nos penchants :

Nous avons peuplé nos demeures...

De phonos, de pick-up bruyants...

C'est de ça que les pianos meurent !

Bruns ou noirs, tous aimés, tous beaux,

Ils attendent un jour nouveau :

Nos claviers sont de sourds tombeaux

Que d'autres peupleront encore !

St-Urbain.